

bre intime de récalcitrants, quinze à vingt par semaine.

Il s'en évade cinq fois plus. Et les fugitifs sont les plus jeunes et les mieux portants.

Nos maigres contingents nous sont confisqués sans contre-partie.

C'est le tonneau sans fond.

Il y a dans le camp de Bizerte trente-cinq hommes jugés inaptes après contre-visite d'un médecin allemand.

Ils ne rentreront que s'ils sont remplacés au-delà du chiffre des évadés. On les contraint à travailler malgré leur maladie.

Et les malheureux de Boucha attendent toujours eux aussi.

Que va-t-on faire ?

Avouer aux Allemands notre impuissance ? Cela jamais.

Nous demandons à notre police d'accentuer son effort, à concurrence au moins du chiffre des évacuables de Bizerte et de Boucha.

C'est dur mais il le faut.

2 Mars

Aujourd'hui, violent bombardement au centre de la ville.

Des bombes tombent rue Navarin et au Contrôle Civil, à proximité du casernement.

Soixante-dix personnes sont ensevelies dans une cave. Par un soupirail on entend des cris.

Il y a des vivants.

Krief envoie tout ce qu'il y a de disponible au casernement, personnel et rafiés, pour participer au déblaiement.

Ces hommes travaillent d'arrache-pied jusqu'à la tombée de la nuit et contribuent à sauver des vies humaines.

Les rafiés ne reviendront plus.
Qu'importe ! Krief a bien fait.

* * *

Les démarches entreprises pour sauver Silvera, Moatti et Cohen-Hadria ont été vaines.

Nos délégués ont frappé cependant à toutes les portes et lutté jusqu'à la dernière heure.

Nos trois amis ont été embarqués sur un avion de transport.

Par le même convoi est partie Madame Perrussel, épouse de l'un de mes confrères qui avait réussi à rejoindre les lignes amies.

Les Boches ont embarqué par surcroît le secrétaire de M^e Perrussel, qui ne s'occupait que de ses affaires judiciaires.

Qui a donné ce renseignement ?

Il y a quelque part un salaud qui se cache.

6 Mars

J'ai passé la journée d'hier à Bizerte.

Toujours les mêmes récriminations. Les évacuables se plaignent avec le plus de véhémence.

Ils ont raison. Leur sort est pitoyable. Je les relèverai coûte que coûte.

Tant pis pour les planqués.

* * *

Sur le chemin du retour nous passons par Mateur. La ville vient d'être durement bombardée pendant quatre jours. Elle est à peu près détruite.

Nos travailleurs sont loin. Les Boches, qui viennent d'avancer, les ont emmenés à Sedjenane et même aux environs du Cap Serrat.

Mais l'effectif a fondu comme neige au soleil.

Ils ne sont plus qu'une centaine. Ils étaient partis

(50)

le tandem Taieb-Chemla a bien travaillé.